

L'HOMME

Sur un trône élevé dans sa gloire pr. père,
Pour son p. ys armé, combattant vaillamment,
Au milieu des soucis à vaincre sur la terre,
Cherchant à défier le sort si peu clément ;

Entre les sombres murs d'un pieux monastère,
Aux degrés de l'autel qu'il gravit saintement,
Au sein de sa famille aimable et tendre père,
Ou courbé sur le sol qu'il sillonne gaiment,

L'homme partout impose, et par tant de noblesse,
De force, de grandeur, d'amour et de sagesse,
Devient le digne objet de l'admiration.

Mais où l'homme à mes yeux paraît plus grand encore,
C'est bien lorsque ce roi de la création
S'abaisse au tribunal du bon Dieu qu'il adore !

Augustin Lellis.

FRÈRE PAILLASSE
(Suite)

L avançait lentement, écrasé par le poids de ses souffrances physiques et morales et fixant l'horizon avec effroi. Plus la moindre habitation devant lui, il marchait maintenant sur la grande route, en rase campagne.

Où allait-il, le pauvre ? où portait-il ses pas égarés et sans but ? hélas ! il n'en savait rien lui-même. Toute la contrée le connaissait et on l'avait pourchassé de partout. Aller ailleurs, explorer d'autres parages, ne serait-ce pas s'exposer aux mêmes misères, aux mêmes épreuves, heurter les mêmes préventions ?

Jusqu'à ce jour, cependant, il avait nourri l'espoir que quelque chrétien éclairé, méprisant les préjugés, finirait par lui accorder la faveur de vivre chez lui en travaillant. Mais en cette nuit, en proie aux douloureuses pensées qui venaient brusquement de fondre sur son esprit, il n'espérait plus rien. Il avait vécu en païen, loin du ciel ; il était maudit et n'avait plus qu'à mourir ; trop heureux si Dieu, dans son extrême miséricorde, daignait lui pardonner en considération des terribles souffrances qu'il venait de traverser, trois mois durant.

Il aperçut une forêt au lointain, à travers les ténèbres livides, éclairée par un quartier de lune ; dès lors son parti fut vite pris.

Dans cette forêt, relativement hospitalière, il chercherait des feuilles, de la fougère et s'en ferait une couche un peu moins froide que la neige, puis, s'étendant sur ce misérable grabat peut-être encore trop doux, trop moelleux pour un pécheur comme lui, pensait-il, il attendrait là, tout en implorant de Dieu le pardon de ses fautes, que la mort vienne le délivrer de sa vie inutile et désormais sans espoir.

Cette sombre pensée de mourir bientôt seul, dans le silence et à l'ombre des bois, loin des humains et près des loups, dont le hurlement s'entendait au loin, cette lugubre pensée, disons-nous, inspirait une joie âpre à ce pauvre jeune homme et le rendait presque heureux. Sous l'empire de cette idée fébrile, l'infortuné Paillasse trouvait le courage de doubler son pas, jusque là languissant. Il bénissait maintenant l'humanité de lui avoir procuré, en le dédaignant, en le repoussant, l'heureuse occurrence de ramener sa pensée à Dieu.

Paillasse avait déjà franchi plus de six milles, le bois se rapprochait. . . . " Dans une demi-heure, j'y serai, se disait Paillasse, et alors . . . merci, mon Dieu ! " ajouta-t-il, en regardant le ciel, exprimant par ce seul mot le calme et la résignation qui remplissaient son âme.

Il avait faim et froid, la fièvre le consumaient mais de nouveau, il n'en avait plus conscience, soutenu par cette vie factice qu'allumait en lui l'espoir de quitter cette triste existence pour un monde meilleur.

De temps à autre, il jetait les yeux à l'horizon que limitait le bois vers lequel il se dirigeait, ne voyant rien autre chose.

Enfin, la forêt se dessina nettement ; Paillasse souriait déjà devant la sinistre retraite qui semblait étendre ses branches pour le saisir ; il allait l'atteindre, quand, soudain, une cloche rompit joyeusement le lugubre silence de cette nuit d'hiver.

* *

Le jeune homme, comme arraché brusquement d'un rêve, fit un soubresaut et s'arrêta net : il lui sembla que cette cloche était un bronze mystérieux qui sonnait son glas funèbre. Cette sonnerie n'était pourtant pas une hallucination : c'était la cloche d'un couvent de trappistes, voisin de la forêt.

Il était minuit et la cloche tintait l'office que ces religieux récitent au milieu de la nuit. Paillasse s'orienta au son de cette cloche et aperçut sur la droite, à une centaine de verges, un fanal surmontant une porte cochère.

Il reconnut le couvent et s'y dirigea, se disant que peut-être Dieu lui avait ménagé là l'hospitalité afin de l'arracher à la mort.

Il n'avancait cependant qu'avec une certaine crainte, n'ayant pas encore expérimenté l'accueil réservé dans les maisons religieuses, aux gens de son acabit.

Il arriva à la porte du monastère : elle était fermée, naturellement, mais levant les yeux, Paillasse vit des mots en lettres d'or, flamboyant sous l'éclat du fanal : ne sachant pas lire, il ne put les déchiffrer, et il restait sur place, perplexe.

Un lourd marteau reposait sur la porte cochère mais Paillasse n'osait le soulever, quand le Frère tourier, qui avait perçu un bruit au dehors, ouvrit, discrètement le guichet grillé percé dans la porte et aperçut Paillasse, les yeux rivés sur les caractères mystérieux.

Alors, le Frère, devinant que le jeune homme ne parvenait pas à en saisir le sens, lui dit :

— L'inscription que vous voyez, se lit ainsi : " Cette porte s'ouvre devant tous, même devant le pécheur. " Donc, ajouta le religieux, qui que vous soyez, entrez, vous êtes le bienvenu, et ce disant, il ouvrit un des vantaux de la porte.

Paillasse, surpris, ne parut pas tout d'abord comprendre le religieux et joignant les mains, il lui d'une voix suppliante :

— Au nom du ciel, ayez pitié de moi, je meurs de froid et de faim. "

Alors le trappiste fit un pas en avant, le prit par la main et sans ajouter un mot, lui fit franchir la porte qui se referma aussitôt.

Toujours en le tenant par la main, le Frère tourier l'introduisit dans sa loge où flambait un bon feu. A la vue du feu qu'il ne connaissait pour ainsi dire plus depuis le commencement de l'hiver, Paillasse se crut en paradis : des larmes de reconnaissance jaillirent de ses yeux et il se jeta aux pieds du religieux en lui baisant les mains.

Celui-ci, avec cet instinct particulier aux personnes pieuses, devina une souffrance morale égale à la souffrance physique dans ce débris humain qui était devant lui et le relevant avec bonté, il le fit asseoir, en lui demandant à quelles circonstances il devait de le voir à ces heures à l'abbaye.

Paillasse lui raconta, en quelques mots, sa triste odyssée et, le récit fini, le religieux prononça cette sentence, en regardant le ciel :

— Seigneur ! que vos voies sont grandes et mystérieuses !

Puis, ramenant son regard vers le jeune homme, il ajouta :

— Mon cher frère, l'airain sacré de la cloche des trappistes fut votre Providence ; Dieu était con-

tent de votre sacrifice, et vous en a récompensé en vous dirigeant vers cette forêt qui, au lieu d'être votre tombeau, a été le phare de votre délivrance. Ainsi finit le serviteur qui a mis sa confiance dans le Seigneur ! Amen, termina le religieux, puis, faisant signe à Paillasse de l'attendre, il disparut.

Deux minutes après, il était de retour avec un plateau chargé d'un service complet : viande, vin, fruit et bon pain blanc, bien différent du grossier pain noir qu'on lui jetait en pâture depuis un trimestre et enfin, pour couronner le festin, le café et pousse-café, c'est-à-dire, une goutte d'eau-de-vie. Tel fut le repas qui fut servi à Paillasse qui n'en aurait pas cru ses yeux si son palais satisfait et son estomac bien restauré ne l'eussent convaincu qu'il ne rêvait pas.

Quelques-uns de nos lecteurs penseront peut-être que, certain jour, le règlement des Pères trappistes leur permet bonne chère, puisqu'ils peuvent ainsi, à un moment imprévu, servir un tel menu aux voyageurs. Non, les trappistes ne se nourrissent jamais aussi copieusement : l'ordre de la Trappe est un des plus austères. L'ordinaire de ces religieux se compose invariablement de soupe, légumes et pain, le tout arrosé d'eau comme boisson, mais ils tiennent toujours quelques bons mets à la disposition de leurs visiteurs ou des malheureux ; qu'on aille visiter la Trappe d'Oka, et on se convaincra de ce que nous avançons.

Pendant que le trappiste ne mange qu'une soupe maigre, c'est-à-dire à l'huile ou au beurre avec des légumes cuits à l'eau et du pain bis, le voyageur y sera reçu comme à l'hôtel, et, s'il se présente en visiteur, il y sera servi comme le fut le héros de notre récit, et les bons Pères ne lui demanderont pas un sou pour ce plantureux menu. Encore une fois, plusieurs de nos concitoyens ont expérimenté cette vérité à Oka.

Ainsi lesté, Paillasse, qui ne se souvenait pas d'avoir fait un tel balthazar, c'est-à-dire un tel gala, se sentit lourd, et de bonne chair, et de fatigue, et manifesta l'envie de dormir. Le Frère le conduisit à une chambre voisine de sa loge, où se trouvait un bon lit et lui dit de dormir jusqu'à ce qu'il fût bien reposé. Ne connaissant aucune formule de prières, il remercia Dieu à sa façon de lui avoir fait enfin rencontrer des amis, et se mit au lit ; il s'endormit incontinent, et comme il le dit lui-même plus tard, dans un bien-être inénarrable. Pauvre Paillasse, pareille repos et semblable lit ne s'était jamais encore, en effet, rencontrés ensemble dans le cours de sa vie aventureuse.

Il était neuf heures quand il se réveilla le lendemain. Il se leva, réconforté, bien que faible encore par suite de ses longues privations, et alla frapper à la porte du Frère tourier. Celui-ci s'enquit de la manière dont il avait passé la nuit et ce qu'il avait présentement l'intention de faire.

— Rester avec vous, bons Frères, si c'est possible, et travailler pour le couvent, répondit Paillasse.

— C'est bien, dit le religieux, je vais vous conduire au révérend Père abbé.

Le supérieur le reçut comme un fils et le l'accepta comme ouvrier du monastère.

Après un repos de huit jours et plus, s'il l'eût voulu, Paillasse entra en fonctions. Il aida d'abord aux travaux du dehors : jardinage, nettoyage, rangement. Sous le régime réconfortant qu'on lui faisait suivre, ses forces revinrent rapidement et avec elles, chose qu'il n'espérait plus, la science ayant déclaré ses facultés gymnastiques brisées à tout jamais, ses aptitudes pour les tréteaux revinrent comme par enchantement. Un mois après son entrée dans cette maison hospitalière, il était de nouveau dispos comme avant la chute fatale qui avait heureusement brisé, disait-il, sa carrière de funambule.

Ayant révélé ses dispositions physiques au Père abbé, le supérieur lui dit en souriant que les règlements de La Trappe ne comportaient pas de voltige, mais que, vu ses aptitudes, on l'emploierait de préférence aux travaux qui exigeaient de la vélocité et du sang-froid, tels que la réparation des toits du couvent, la cueillette des fruits sur les arbres élevés du verger, le dressage des chevaux provenant du haras du monastère, etc. Paillasse, qui désirait ces emplois, remercia avec bonheur de ce qu'on les lui accordât. Enfin, il allait travailler